

Philosophies et sciences, la question des frontières

Anne-Françoise Schmid

▶ **To cite this version:**

Anne-Françoise Schmid. Philosophies et sciences, la question des frontières. 2005. halshs-00006389

HAL Id: halshs-00006389
https://shs.hal.science/halshs-00006389

Preprint submitted on 29 Nov 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nancy, le 18 novembre 2005

Sciences et philosophies, la question des frontières

Hypothèses générales

Habituellement, lorsque l'on examine la question des relations entre sciences et philosophie, « science » est au pluriel et « philosophie » au singulier. Dès que la science a un rapport à la philosophie, elle identifie cette dernière à une fonction qui limite sa multiplicité. La philosophie des sciences est évidemment quelque chose comme une discipline, ou un domaine, ce qui explique le singulier. Mais il y a quelque chose de plus, c'est que l'on sait que ne sera pas développée l'idée d'une multiplicité philosophique, alors que la philosophie, classiquement, se décline par une suite de noms propres. Il y a une réduction, un appauvrissement. Ou bien on fait de la philosophie des sciences, en s'attachant aux concepts fondamentaux, comme si à leur propos on pouvait avoir affaire à une sorte de neutralité ou de convivialité philosophique, ou bien on expose ses concepts en s'inspirant de tel auteur, Poincaré, Russell, Duhem, Meyerson, Popper, etc. À mon avis, on peut aussi procéder autrement, et modifier par là l'idée que l'on se fait des interactions entre sciences et philosophies.

Hypothèse A :

La question des frontières, hypothèse : il y a un lien systématique, quoique non-direct, entre la façon dont « une » philosophie construit ses rapports aux sciences et la façon dont elle pense ses relations aux autres philosophies. C'est une hypothèse méthodologique qui n'accepte plus la pratique spontanée qui consiste à opposer une philosophie à une autre philosophie, sans qu'il y ait d'autre usage plus positif de cette opposition. On peut la généraliser à toute discipline qui surdétermine la philosophie, mais avec des effets différents. Cette hypothèse ne pourra être vraiment comprise qu'avec l'hypothèse B.

L'hypothèse A est sous-jacente à tous mes travaux sur la philosophie et l'épistémologie. On peut évidemment faire de l'épistémologie en supposant son autonomie relative par rapport à la philosophie ou aux philosophies. Mais il faut aussi des travaux qui tentent de comprendre les rapports entre sciences et philosophies, entre épistémologie et philosophie, entre ces deux dernières et l'histoire des sciences. Cette donne est théoriquement problématique, parce que l'abord classique de la philosophie veut que la critique ou la description d'une philosophie donne lieu à une nouvelle philosophie, ce qui semble rendre impossible une caractérisation « objective » de la philosophie. Elle ne servirait alors que d'horizon général pour le travail de l'épistémologie et des sciences.

L'hypothèse A est d'autant plus difficile à tenir, que le concept de frontière n'est, au premier abord, pas le même en philosophie et en science. Nous tenterons de donner une méthode pour rendre cette hypothèse plausible et efficace.

Les concepts de frontière en philosophie et en science

En philosophie, le concept de frontière est double, et pas seulement pour les raisons habituelles où l'on dit qu'une frontière est à la fois interne ou externe, ou bien qu'elle réunit ou sépare à la fois. Ces doublets-là sont bien d'origine philosophique, et continuent, à juste titre, à être développés et affinés. Mais ils sont les effets d'un aspect lié à la constitution des philosophies elles-mêmes, qui complique cette première approche. C'est qu'une philosophie se constitue aussi par la critique d'autres philosophies ou d'autres aspects de la tradition. Cette critique a pour effet de dédoubler les concepts philosophiques à l'intérieur d'un système. Toute notion aura son double. La frontière est à la fois ce qui sépare et ce qui unit, à la fois limite et borne. L'empirique sera à la fois ce que transmet la tradition critiquée –elle ne peut plus servir de transcendantal – et ce qui répond au transcendantal de la nouvelle philosophie. Et cette situation va encore se compliquer dans les rapports des philosophies avec les disciplines extérieures, avec lesquelles elle va former des frontières. Pour tenir tout cela ensemble, il faut supposer que la philosophie l'emporte sur les philosophies, et presque tous les philosophes pensent que leur pratique de la philosophie est meilleure que celle des autres, elle tient mieux compte de ce qui se fait en sciences, en histoire des sciences, en esthétique, etc., malgré le consensus mou qu'il y a une pluralité des philosophies. Ce

paradoxe peut se révéler à travers des « dramuscules »[1] historiques, comme récemment celui de l'affaire Sokal. On accepte habituellement l'idée qu'il faut croire en ce que l'on défend. Mais le résultat de cette apparente normalité est que cette situation particulière de la philosophie n'est pas assez théorisée, où la frontière est double, celle qui sépare la philosophie des autres disciplines, celle qui sépare une philosophie d'une autre philosophie, celle qui unit ces deux décisions. Des philosophies ne sont pas arithmétiquement comparables, car elles ne peuvent être réduites à des unités rigoureusement distinctes, alors que les théories scientifiques jouissent sans doute d'une autonomie relative plus nette. Quelle va être, pour le philosophe, la frontière entre la philosophie-deleuze et la philosophie-russell, ou encore entre la philosophie-derrida et la philosophie-wittgenstein, pour prendre un « cas » traité depuis près de vingt ans, ce n'est pas facile, à moins d'être simplement dogmatique, c'est-à-dire de croire que chaque proposition qu'on émet renvoie à la systématicité de sa propre pensée. Pour faire usage d'un concept leibnizien, on peut construire des « perspectives » où Russell et Deleuze sont très proches ou très lointains, où voir Derrida et Wittgenstein comme des cas extrêmes sans liens, ou encore la répétition du même à un accident historique près. Ces perspectives, ce sont les fantasmes de la philosophie – fantasme veut dire ici que les ordres de grandeur peuvent changer, et non pas que cela ne vaut rien ou n'a aucune objectivité. C'est ce fantasme qui permet aux positions philosophiques de communiquer – c'est-à-dire de partager leur charge de la philosophie, un peu comme les idéologies permettent la vie sociale. On peut décrire de bien des façons les relations d'« une » philosophie à une « autre » philosophie, mais on utilisera, selon les cas, des types de relations qui engagent une interprétation philosophique particulière, comme je viens de le faire entre Derrida et Wittgenstein, et faisant usage de Nietzsche ou encore de l'ordinaire de la philosophie dite analytique. Traiter d'une frontière entre « deux » philosophes fait intervenir encore un geste philosophique que l'on pourrait distinguer comme une « autre » philosophie. C'est pourquoi le concept de « mort » de la philosophie, qui est tout à fait classique et est sans doute une pièce pour la philosophie disparaîtrait dans nos pratiques de pensée. La philosophie continue et continuera, et l'idée de Péguy, qu'une philosophie qui ne vient pas manque éternellement, fera éternellement défaut, peut toujours être entendue comme contemporaine.

Donc, la question des frontières intra-philosophiques est conceptuellement impossible à régler, parce que lorsque l'on cherche à la théoriser, elle donne lieu à une nouvelle frontière

[1] Selon le titre d'une série de petites pièces de Thomas Bernhard actuellement jouées à Paris (novembre 2005).

ou à une nouvelle philosophie. On a beaucoup remarqué qu'il n'était pas possible de définir la philosophie, parce qu'une définition relèverait d'une philosophie particulière, et donc partielle, etc.. C'est ce qui fait que le concept de frontière en philosophie, qui est indéfini et permet la continuation, ne recouvre pas le concept de frontières en sciences – à moins que l'on considère, ce qui est partiellement juste aussi, que le concept de frontière en sciences est importé de la philosophie. Les philosophies sont très conscientes de cette situation, et au XXème siècle, un certain nombre ont recherché des notions capables de résister au passage, à la transformation continue, d'une philosophie à l'autre. La notion d'ordinaire, ou encore l'idée du pragmatisme, ou celle de mélanges de réalisme et de pragmatisme contribuent à cette résistance. Ces notions sont tout à fait fondamentales, mais elles méritent d'être repensées dans une théorie de la multiplicité des philosophies. Cela modifie le concept même de philosophie.

Conclusion : Il faudrait donc un traitement conceptuel de ces frontières sans constituer une nouvelle philosophie. Ce qui est dit précédemment permet de donner la forme du problème. 1) Il faut pouvoir se donner les moyens théoriques d'une description de la philosophie ; 2) il faut pouvoir suspendre ses opinions et ses croyances propres, du type, je suis derridien, je suis «analytique », etc..

Les moyens théoriques supposent que l'on généralise la philosophie et qu'on lui ôte sa prétention vis-à-vis du réel. Cela permettra d'en donner une description théorique (plutôt que philosophique). C'est l'un des objets de la non-philosophie, le non- étant évidemment une généralisation, analogue à ce qu'il a été pour les géométries non-euclidiennes. C'est l'hypothèse B, qui suppose que le doute sur l'unité de la philosophie, du moins l'opposition et le lien entre unité et multiplicité, a une cause ou une raison, le réel.

Hypothèse B :

L'hypothèse est que le réel « précède » la philosophie. Ou qu'il est « indifférent » à la philosophie. Ou encore qu'il est la « cause » qu'il a primauté sur la philosophie, et non pas priorité, qui engagerait le réel dans un ordre philosophique. Ou un certain agir sur la philosophie, bien que ce ne soit pas une domination hiérarchique. Tous ces termes sont insatisfaisants, puisque le rapport réel/philosophie n'est plus pensé comme philosophique.

Tout ce qu'il est possible de faire est de reprendre les termes de la philosophie, pour les prendre dans une autre syntaxe. La philosophie ne co-détermine pas le réel, elle co-détermine d'autres interprétations philosophiques du réel. Tout est peut-être philosophable, mais tout n'a pas été philosophé. Cela peut paraître une banalité, néanmoins toutes sortes de croyances relèvent de tels présupposés, par exemple celui qui voit les sciences sortir progressivement de la philosophie par l'objectivation de la formulation des problèmes… Du coup, on suppose que la philosophie ne touche pas directement le réel. Elle est très importante, comme une sorte de forme de la sensibilité de ce que nous percevons du monde et des idées, une forme aussi des conceptions de l'action. Mais il n'y a pas de raison dans l'absolu, qu'une philosophie ait raison contre une autre, même si, dans certaines situations, les concepts de l'une pourront être plus pertinents ou plus riches qu'une autre. Mais c'est là une chose à repenser.

Passons à la question des frontières scientifiques. Elle a un abord apparemment plus maîtrisable, parce que certains aspects peuvent être traités par la logique. On peut dire que le domaine d'une théorie est déterminé par ses principes. Si je nomme « force » quelque chose qui est incompatible avec les principes de Newton, on pensera que cette conception de la force sort des frontières de la mécanique. Les mathématiques et la méthode hypothético-déductive peuvent se donner les moyens de faire le départ entre les énoncés acceptables dans une théorie. Il y aurait plusieurs remarques à faire. Tout d'abord, il n'est pas certain que la notion de frontière soit une notion pertinente pour décrire cette caractéristique des théories, est-il bien nécessaire d'ajouter une notion supplémentaire – c'est du moins une question que nous pouvons laisser en suspens. En second lieu, l'exemple pris ici parle d'un cas paradigmatique, la mécanique, alors que le problème fondamental concernant les frontières est la compatibilité entre théories. Elle prend dans les sciences également une forme technique, celle de la recherche de modèles. On sait que Maxwell a passé beaucoup de temps à construire des modèles mécaniques de la théorie électrique. Qu'il en existe assurait la compatibilité de sa théorie avec la mécanique, et donc, indirectement, sa validité. Le terme, sans doute inadapté, de « frontière » en sciences, engage des distinctions métascientifiques susceptibles d'être traitées par des moyens logiques. Ce n'est pas, comme en philosophie, la théorie qui s'auto-interprête par sa propre continuation, et qui cherche dans le même mouvement la séparation et la proximité.

La question de la frontière a été traitée concernant les sciences également par la recherche de critères, à laquelle une bonne partie de l'épistémologie du XXème siècle s'est consacrée. Cette recherche a donné lieu à une quantité de distinctions dont je pense qu'elles resteront utiles. Mais elle s'est finalement affaiblie, parce que l'idée d'universalité, sur laquelle repose l'espoir de trouver un critère, n'est plus apparue comme pertinente. La recherche des critères a commencé avec le constat que la mécanique n'était pas toute la physique, et qu'il fallait progressivement élargir la conception que l'on avait de la science, même au-delà de la physique — il est normal que, progressivement, l'idée datée historiquement que l'on avait de la science n'apparaisse plus comme ce pourquoi il faille construire des critères. C'est l'un des aspects de la sociologisation actuelle des sciences et de leur interprétation relativiste. Tout critère universel apparaît comme métaphysique, qu'il concerne la science ou la philosophie. L'idée de paradigme, ou de programme de recherche, a pu quelque temps retarder les interprétations les plus extrêmes. Ma thèse est qu'il est possible de remplacer cette banalisation par une consilience qui ferait un sort au côté disparate des disciplines.

Les questions logiques et méta-logiques ont été ainsi souvent mélangées sur la question des frontières dans les sciences avec de la métaphysique et des sciences sociales, comme si ce que l'on pouvait savoir de la science dépendait de diverses disciplines tout à fait hétérogènes. De toutes ces différences a résulté une banalisation, les sciences sont une activité sociale comme une autre dont les pratiquants manipulent une langue spécialisée.

On ne peut plus penser naïvement philosophie et science sans hypothèses.

Pour prendre une analogie, nous sommes à une « époque » analogue à celle qui a été vécue en géométrie, où l'on, a d'abord pensé les points , les droites et les plans comme donnés, puis comme système d'opérations, puis comme système d'axiomes.

Si l'on admet sciences et philosophies comme données, alors on exclut beaucoup de phénomènes sur la cartographie des savoirs actuels. Par exemple, on ne peut comprendre clairement ce qu'apportent la modélisation et la conception dans l'horizon du savoir contemporain. Pourquoi : parce qu'on les pense en fonction de la théorie, celle-ci en fonction de la mécanique, c'est-à-dire selon une lignée chronologique et non problématique. Ou

plutôt : on fait comme si ce qui relève de la problématique suivait de la chronologie. Même si on est capable de traiter de chaque élément de façon relativement autonome, il est réinscrit dans une tradition où une notion suit de l'autre. Nous proposons de distinguer radicalement ce qui est historique et ce qui est épistémologique. Cela n'ôte d'importance ni à l'une ni à l'autre discipline, et permet de construire des liens entre elles qui ne sont pas exclusivement de l'ordre de la chronologie.
L'état de l'épistémologie actuelle qui, de l'objectivité des théories, a passé à l'idée généralisée de la technologie englobant les sciences, puis à une conception sociologique et relativiste des sciences tient partiellement aux continuités que l'on admet implicitement entre le chronologique et le problématique.

Leur séparation suppose que l'on ne se contente plus de ce que nous donne la chronologie pour comprendre le concept de chaque ordre ou champ de savoir. Pour cela, on a besoin d'hypothèse. Les sciences, ce n'est pas ce qui s'est détaché de la philosophie à l'occasion d'objectivations — type de raisonnement qui est pris dans une suite d'illusion semi-transcendantales, la technologie ce n'est pas seulement un renversement et une intensification, à la façon nietzschéenne, des rapports théorie/expérience, c'est un nouveau type de mélange qu'il faudra tenter de penser dans sa spécificité. Le relativisme n'est pas seulement la suite attendue de la critique de la notion d'objectivité. Ce que l'on veut changer ici, c'est la façon de penser les rapports entre les traditions et les problèmes contemporains en suspendant les liens tout faits que l'on admet entre eux. En procédant ainsi, nous verrons que beaucoup de notions sont absentes dans les dictionnaires de philosophie et d'histoire des sciences, parce qu'ils représentent dans le même mouvement un point de vue historique et systématique de la science qui exclut beaucoup de possibles. Par exemple, dans le dictionnaire de Lecourt aux P.U.F., il n'y a pas d'article « hypothèse », ni modélisation, ni conception, ni objectif, critère, problème, simulation, interdisciplinarité, non- (comme dans non-géométrie, non-économie, etc.). Il faudrait qu'un tel dictionnaire prenne acte que la modélisation est l'une des pratiques les plus courante des sciences actuelles – ce pourquoi ni de tels dictionnaires ni l'épistémologie la plus majoritaire, qui s'est formée autour de la notion de théorie. Il ne suffit pas de traiter des modèles à partir des théories – modèles syntaxiques, sémantiques, pragmatiques — pour comprendre la modélisation et les nouvelles fonctions qu'elle implique pour les théories. Quelle est l'identité de la science à travers toutes ces pratiques ? La recherche des critères n'est plus apte à aborder cette question, parce qu'elle avait été élaborée dans l'horizon des théories et des méthodes hypothético-déductives.

Il faut admettre maintenant que l'on ne peut travailler qu'à partir d'hypothèses, pour la détermination de ce qu'est la philosophie et de la science, malgré la tradition philosophique qui, presque entièrement, a donné un rôle tout à fait secondaire et non philosophique aux hypothèses, avec les exceptions marquantes de Leibniz et de Russell. Travailler avec des hypothèses signifie simplement que l'identité de la science ou des philosophies n'est pas donnée directement par un état historique de celles-ci. Cela ne veut pas dire que l'histoire soit moins importante, mais il faudra à chaque fois penser ses relations à la philosophie ou aux sciences. Mais la formulation de critères n'est pas adaptée, parce qu'elle est prise dans la contradiction de partir d'un état particulier déjà complexe pour être la pierre de touche pour des états qui ne sont pas encore connus. Maintenant, on sait que la science est multiple et polyforme, même si on sait aussi qu'elle continue et continuera à faire usage des méthodes classiques.

En ce qui concerne la philosophie, admettons que celle que nous pratiquons n'est qu'une parmi d'autres, que nos goûts soient orientés par un travail historique ou/et par un engagement contemporain. Si nous suspendons l'idée que notre philosophie préférée a un effet de co-détermination directe sur le réel, nous pouvons tenter de déterminer les traits pertinents pour caractériser les philosophies. Cela suppose un changement considérable dans la syntaxe. Au lieu de supposer que les notions sont transformables les unes dans les autres par la dialectique, par retournement topologique, par répétition du Même, toutes façons de faire qui donnent lieu à une nouvelle philosophie dans l'effort même de la définir, nous allons admettre que les termes d'une philosophie peuvent être admis selon les cas comme identiques ou bien comme tout à fait séparés. Nous coupons toute possibilité à ce que l'on avait appelé les relations internes – non pas que nous les niions, mais nous en faisons un terme à côté des autres, ou bien un terme identique à un autre. Cette méthode est inspirée des ouvrages de François Laruelle. À partir de cette conception des termes, il est possible de concevoir une « modélisation » de la philosophie, qui la décrive sans la transformer dans une
autre. La philosophie analytique a été très importante pour critiquer le passage des notions les unes dans les autres, et en construisant des relations très fortes avec la logique et les sciences, elle a permis de circonscrire ce problème. Mais ce n'est pas suffisant. La notion d'ordinaire, qui est l'un de leur instrument, est pensée dans la philosophie, avec ses moyens critiques et dans l'opposition aux philosophies supposées spéculatives. De l'autre part, les philosophes continentaux du dernier siècle dans la lignée de Nietzsche et éventuellement de Heidegger ont

mis en évidence à un niveau supérieur la connaissance des gestes constitutifs de la philosophie dans ses aspects de système. Je pense aux philosophies dites de la différence, à Deleuze pour sa conception que l'on pourrait dire sérielle, qui cherche l'univocité de multiplicités de philosophies — *Mille Plateaux*, mais aussi à Derrida, le plus « cubiste » de nos philosophes, qui crée des fragments de demi-philosophies permettant de faire voir ce qui reste habituellement invisible, *la vérité en peinture*, nous laissant alors un savoir sur les philosophies. Qui pourrait croire après lecture de Derrida que l'on puisse fonder une philosophie sur une science particulière, mais la philosophie continue. Et Badiou a construit la sienne sur la coïncidence du vide et de la théorie des ensembles, *l'Etre et l'événement*. Michel Henry par sa conception tout à fait radicale du transcendantal a permis de comprendre la particularité des retournements philosophiques, *C'est moi la vérité* — d'une façon que l'on pourrait dire à la fois proche et contraire de celle des philosophes analytiques. Bachelard, par son idée d'une poly-philosophie, a rendu attentif à l'idée que les passages philosophiques entre notion n'ont pas lieu exclusivement en fonction d'une « ligne » entre contraires, mais d'une « surface » - qui est une forme moderne de la chôra platonicienne, ou anticipée des plateaux ou déserts deleuziens. Chez Bachelard, cette idée était impliquée par la force du « non », *la philosophie du « non »*, chez Deleuze, par celle du « oui », « rhizome ». Mais toutes ces œuvres sont des philosophies ou des semi-philosophies, ou des philosophies à une différence près, ou le Même de la philosophie, etc. et supposent quelque part qu'elles touchent quelque chose du réel, ou encore que le réel est à leur limite— et relancent ainsi le débat entre les contraires. Russell, à la mort de William James, avait écrit avec beaucoup de sagesse sur la philosophie, qu'elle était « un domaine où l'accord est nécessairement plus rare que l'estime », et indique brièvement les contresens auxquels peut conduire une telle situation[2].

De quel type sont ces hypothèses ? Minimales dans leur formulation et complexes dans leurs effets possibles. Elles déterminent plutôt des postures, des ordres, plutôt que des disciplines.
Qu'est-ce que j'appelle ordre ? Cette notion suit d'une conjecture.

une conjecture.

[2] Bertrand Russell, *Essais philosophiques* (1966), trad. François Clémentz et Jean-Pierre Cometti, Paris, P.U.F., 1997, p. 52.

Je suppose que les mélanges que nous observons — et, dans l'empirique, nous observons des mélanges de sciences, de philosophies, de techniques, d'esthétiques, d'éthiques — ne s'expliquent pas nécessairement par des mélanges. Expliquer des mélanges par des mélanges, c'est cela l'essence du relativisme ambiant. Je ne nie pas les mélanges, c'est même tout ce qu'on observe, mais je propose la conjecture que l'on peut faire des hypothèses qui ne relèvent pas de ces mélanges et supposent, à titre de méthode et de description, un ensemble de caractérisations minimales de non-mélange, autant d'ordres, que l'on pourra baptiser « science », « philosophie », « technique », « éthique », etc.. Il y a des mélanges de ces ordres, les plus intéressants pour nous étant la « philosophie des sciences » et l' « épistémologie », dont l'objet n'est plus la ou les science(s), mais un mélange de philosophie et de science. À mon avis, les batailles entre les épistémologies tiennent à ce que chacune croit avoir pour objet la science, mais qu'elle a en fait pour objet également des rapports partiellement inélucidés entre philosophies et sciences.

Que permettent ces hypothèses ? d'avoir un point de vue multiple à la fois sur les philosophies et sur leurs rapports aux autres disciplines. Retenir son jugement sur telle ou telle position philosophique, mais comprendre – sans transparence – les positions les plus différentes dans leurs liens variables et multiples. Permettre un usage des philosophies, une pragmatique des philosophies, qui ne soit pas simplement l'adhésion à une philosophie pragmatiste. Il ne m'intéresse pas de dire que je suis russellienne ou nietzschéenne. Par contre, il m'importe de pouvoir faire usage de positions russelliennes ou nietzschéenne dans certaines conjonctures, parfois de façon combinée. C'est ce que j'appelle « modélisation » des philosophies. Cette modélisation va modifier profondément l'idée de frontière en philosophie. La modélisation suppose que les termes entre lesquels les philosophies posent une « relations interne », peuvent être traités comme identiques ou comme tout à fait séparés. Elle aura donc également des effets sur les frontières entre philosophies et les autres disciplines. C'est dans ce contexte, que je vais tenter de discuter de l'idée de frontière.

Cela suppose évidemment une position qui ne soit pas seulement philosophique au premier degré, mais qui porte aussi sur la philosophie[3]. C'est une position tout à fait classique, au sens où tout philosophe a un point de vue sur la philosophie, et que l'élaboration d'une philosophie contribue à celle des « gestes » constituants de la philosophie. Mais c'est une position

[3] Voir Pierre Jacob son article sur la mémoire dans le Hors Série de la Recherche 2001, que la mémoire humaine fonctionne grâce à ses métareprésentations.

différente dans la mesure où elle ne donne pas lieu à la création d'une nouvelle philosophie, mais à la généralisation du concept « philosophie », on peut alors libérer la fonction « philosophies » par rapport à la fonctions « sciences ».

Comment penser les multiplicités scientifiques, comment les articuler aux multiplicités philosophiques ? Ces questions supposent que l'on admet qu'il y a de la et des philosophie(s), qu'il y a des sciences, et que les relations dissymétriques admises entre elles — la science apporte les connaissances, la philosophie un commentaire sur les sciences, éventuellement un supplément d'âme ou d'éthique pour elles — ne sont pas la seule forme possible de leurs relations. La philosophie est une technique des généralités. Cela ne veut pas dire qu'elle soit plus générale que les sciences et les surplombe, cela ne les vide pas de toute connaissance, la science quant à elle n'est pas en défaut de pensée…

Cette conception suppose une démocratisation dans la pensée des relations entre philosophies et sciences. La pratique de cette démocratie ou non-hiérarchie est la modélisation. L'hypothèse de la primauté du réel est déjà une modélisation des philosophies. Cela ne modifie pas la théorie, mais ses fonctions, qui s'enrichissent, et le concept des frontières. Tout le problème sera de penser le rapport ou le saut entre les connaissances diverses entrant dans la modélisation.

Qu'est-ce en effet qu'une modélisation ? C'est une articulation de modèles — qui, la plupart du temps, ne relèvent pas d'une même discipline. Soit « un » modèle. Il relie des termes entre eux. Supposons que chacun de ces termes soit un modèle : nous aurons alors une modélisation[4]. Les modèles s'y déclinent toujours au pluriel. La modélisation permet d'articuler entre eux des modèles hétérogènes, de grandeur et de nature différentes. Dans la pratique des sciences de l'ingénieur, il est possible d'intégrer des paramètres qualifiés d'éthique dans la conception, qui est une forme de modélisation.

Pour modéliser, il faut l'équivalent de ce qu'est le domaine pour la théorie, en l'occurrence, un « objectif », dont il faudrait construire le concept scientifique. Il désigne un point de convergence indépendant des domaines permettant de faire converger des modèles différents.

[4] C'est la façon dont Russell raisonne à propos des séries — chaque terme d'une série est lui-même une série.

Il est un point sur une surface, plutôt qu'une surface sur laquelle on dessinerait des événements. La modélisation, par l'objectif, n'est pas exclusive des théories, mais elle surimprime leurs cartes domaniales selon une autre logique.

Comment articuler ces connaissances diverses si leur cohérence n'est pas garantie par la logique d'une théorie ? Stephen Jay Gould a repris le terme de William Whewell de « consilience » (1840) que ce dernier avait créée pour comprendre la « consilience d'inductions », qui explique comment une théorie doit pouvoir expliquer l'hétérogénéité de faits disparates, toujours plus forte que le répétition indéfinie de la même classe de faits, comment elle permet de faire le « saut » entre des faits différents. Gould transpose cette idée pour permettre de penser ensemble les sciences et les humanités[5]. Je ferais encore un pas dans cette transposition : Consilience sans réduction, c'est ce que permet la modélisation. Réduire est un acte technique très utile, parce qu'il permet de manifester ce qui est neuf dans une théorie , il montre ce que l'on peut faire avec un formalisme, mais il n'est pas une explication métaphysique ou philosophique.. Par contre, vouloir faire de la réduction un but, conduit aux dogmatismes dont certains peuvent aboutir à des aplatissements dangereux (socio-biologisme, etc). La modélisation permet l'analyse des composants de façon à les recombiner avec des degrés de liberté importants, pour la description indirecte de mondes, de sciences, de philosophies complexes, c'est à dire ne dépendant pas d'un seul champ de savoir.

Les théories, pour les sciences, les philosophies, pour la philosophie, pourront avoir cette fonction, dans la modélisation, de ce qui garantit, au moins partiellement, la cohérence des aspects nécessairement disparates de la modélisation.

Une pragmatique des philosophies

Compatible avec l'idée de modélisation, je propose une pragmatique qui ne soit pas un point de vue philosophique, mais un usage des positions philosophiques en fonction des conjonctures et des mélanges sciences/philosophies/etc. D'un point de vue méthodologique, l'usage des philosophies ou de fragments de philosophies signifie que toutes nos descriptions sont indirectes. Il est possible de faire un usage de concepts de la philosophie des sciences

[5] *Le renard et le hérisson. Comment combler le fossé entre la science et les humanités* (2003), trad. française Nicolas Witkowsky, Paris, Le Seuil, 2005, p. 194 et 199-213.

comme modèles d'application pour des concepts épistémologiques. Il faut inventer des philosophies, à condition de ne pas leur conférer d'autorité sur le réel, de façon à donner de nouveaux moyens pour des descriptions indirectes, du réel, de la science, de la technologie, etc. Elles sont ce que l'on peut appeler des fictions philosophiques, des modélisations non-scientifiques ou encore des « philo-fictions », terme de F.L., qui en a publié certains exemples sous forme de textes expérimentaux.

Alors la question des frontières serait transformée : elle n'existerait que dans les principes philosophiques comme moyen de s'orienter dans la pensée, lorsque l'on se donne un horizon, lorsque le réel est vu comme à la limite de la philosophie. — c'est-à-dire dans la pratique de la/d'une philosophie. Mais lorsque l'on n'exerce plus les philosophies sous les espèces de l'autorité sur le réel, car le réel n'est plus à la limite de la philosophie, mais juste un point qui la précède (à vrai dire, il suffit d'un point), l'idée de frontière apparaît comme une demi-théorisation du problème de l'unité et de la multiplicité des philosophies. Elle n'a plus d'utilité directe lorsque l'on suppose que le réel précède la pratique philosophique. Dans une pratique non-philosophique, la notion de frontière est remplacée par une axiomatisation qui rend son usage caduque.

L'un des objets importants que pourrait se donner actuellement une telle pragmatique dans ses relations aux sciences serait de comprendre les fonctions de la philosophie et de l'éthique dans les pratiques contemporaines des sciences. Les schèmes habituels nous présentent soit une philosophie des sciences soit une philosophie ou une éthique de la technologie. Tout se passe comme si l'une et l'autre parlaient selon des problématiques tout à fait étrangères l'une à l'autre. Or il faudrait construire des styles permettant de saisir sous des formes plus variées les problèmes que les sciences posent à la philosophie et à l'éthique, sans rester dans cette séparation disciplinaire. Pouvons-nous modéliser ensemble des fragments extraits des sciences, de la philosophie, de l'éthique ? La pragmatique des philosophies l'admet, à condition que l'on se donne, par hypothèses, des définitions minimales de chacune par rapport au réel.

Cette pragmatique n'est pas un horizon universel, elle ne suppose pas une substitution indifférente d'une position philosophique par une autre, quoiqu'elle pose, au niveau transcendantal, l'équivalence de toutes les philosophies — c'est une conjecture. Au niveau

des conjonctures, cette équivalence n'a pas de sens. Mais du coup, il n'est plus possible de croire, pour un philosophe, qu'il comprenne toute philosophie selon une sorte de transparence universelle, pas plus qu'un scientifique ne comprend toutes les sciences, voire tout de sa science. Un cogito possible parmi d'autres de cette pragmatique pourrait être : « Il y a au moins une philosophie que le philosophe ne comprend pas ».

Sciences et philosophies, la question des frontières.....1
Hypothèses générales 1
Hypothèse A :.....1
Les concepts de frontière en philosophie et en science.....2
Hypothèse B :.....4
On ne peut plus penser naïvement philosophie et science sans hypothèses. 6
une conjecture. 9
Une pragmatique des philosophies.....12